

Tout contre Newton :
Saint-Simon et le paradigme astronomique

Philippe Régnier

S'il est un penseur à la transition du XVIII^e au XIX^e siècle, qu'il est un des premiers à vouloir identifier et aux « travaux scientifiques » duquel, dès 1807, il entend « introduire¹ », c'est bien Henri Saint-Simon (1760-1825) – l'autre Saint-Simon, l'envers moderne du duc du même nom, son parent du siècle de Louis XIV. D'un côté, ce Saint-Simon-ci a militairement combattu en Amérique pour les idéaux de Washington et de Franklin. Puis, en France, il a été l'un des opérateurs les plus actifs et les plus en vue du démantèlement révolutionnaire de la puissance matérielle de l'Église, avant de se vouloir le continuateur des Lumières et de 1789. Mais d'un autre côté, et d'un point de vue non pas contre-révolutionnaire, mais bien ultra-libéral, si l'on peut dire, il inaugure une critique radicale du bilan des philosophes et s'acharne à démontrer que le processus révolutionnaire reste à terminer. Son ambition intellectuelle, ainsi qu'il aime à le répéter, est de produire une « idée neuve » autour de laquelle redéployer l'ensemble des sciences, réécrire l'*Encyclopédie*, réorganiser la société. C'est ce qui, de texte en texte, le conduit, du Consulat jusqu'aux abords de 1830, à une série de propositions idéologiques successives et en apparence discontinues, scandées

¹ Je fais ici allusion à un titre de Saint-Simon dont il va être beaucoup question, son *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*. Voir « la parole de titres » inventoriée par Claude Duchet et Isabelle Tournier, « Le “siècle” dans le siècle », *L'Invention du XIX^e siècle par lui-même*, Alain Corbin et alii (sous la dir. de), Paris, Klincksieck/Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999, p. 57-88. *In absentia* hélas, puisqu'il le passe sous silence, cet excellent article démontre l'avance de Saint-Simon dans l'annonce et la construction du XIX^e.

par autant de néologismes : *physicisme*, *européisme*, *industrialisme* et, pour finir, *nouveau christianisme*. Quel rapport, se demande-t-on alors, entre le nouvel encyclopédiste, le père de la *philosophie positive*, le vieux maître des jeunes Augustin Thierry et Auguste Comte, et, au terme de la carrière, le révélateur, le fondateur de religion qu'ont voulu voir en lui, avant tout, les Rodrigues, Bazard, Enfantin et autres Pierre Leroux ?

La clé de lecture que je voudrais essayer ici est celle d'un Saint-Simon aux prises avec le modèle de l'astronomie, obsédé par l'exigence d'en reproduire le processus de scientification, mais tout aussi déterminé à s'en émanciper pour jeter les bases des *sciences morales et politiques* voulues par la Première République au sein de l'Institut, mais radiées par Bonaparte, maintenues hors institutions par les Bourbons, et dont le rétablissement devra attendre la révolution de 1830 et l'initiative de Guizot. Lutte avec soi-même, pour s'accoucher de son propre système, mais aussi lutte contre l'hégémonie de l'astronomie et de la physique newtoniennes, lutte avec les corporations scientifiques et lutte avec la société en crise, rétive à sa nécessaire réorganisation. Il ne s'agit pas de revenir sur le sujet classique, mais assez vain, de déterminer qui, de Comte ou de Saint-Simon, fut aux origines de la « formation du positivisme² ». Il s'agit, sur le terrain des œuvres, d'observer à la loupe et dans toute leur complexité, *in statu nascendi*, les lignes de fracture qui se dessinent entre la philosophie et les sciences ; et, à l'intérieur des sciences, entre les mathématiques et les sciences de la nature, médecine et physiologie comprises, d'une part, et, d'autre part, ce que Saint-Simon subsume sous les termes de *politique* et de *morale positives*, avec les conséquences corollaires qui en résultent sur le processus de sécularisation du savoir et sur les relations entre champs et régimes discursifs. Il se pourrait bien en effet que nous entretenions des représentations historiographiques trop sommaires de ces origines d'une recomposition sous-tendue par des questions dont l'actualité paraît n'être pas éteinte.

HOSTILITÉS INITIALES

Abondamment signalée, mais avant tout pour son apparente incongruité et l'utopisme dont on la croit chargée, la référence insistante des débuts de l'œuvre à la loi de la gravitation universelle correspond bel et bien à une stratégie intellectuelle. C'est dès ses premiers pas philosophiques, ses lettres

² Voir Henri Gouhier, *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme* (1933-1941), Paris, Vrin, 3 vol., 1970.

de 1802 « à la société du Lycée », que, critiquant l'*Encyclopédie* et prenant pour caution les propos à lui tenus par « un des membres les plus distingués de l'Institut » (Monge en personne?), Saint-Simon se donne Newton pour le meilleur point de départ possible de « l'immense édifice d'une théorie générale » dont il a le projet :



Portrait d'Isaac NEWTON.

Newton est le dernier homme qui ait fait faire un pas capital aux mathématiques.

Newton a dit : « Les corps s'attirent en raison directe des masses, et inverse du carré des distances ».

Ces idées, qui sont incontestablement les plus belles connues, me paraissent susceptibles d'une amélioration extensive³.

³ Henri Saint-Simon, *Œuvres complètes*, éd. critique par Juliette Grange, Pierre Musso, Philippe Régner et Franck Yonnet, Paris, PUF, 2013, p. 84-85. En l'absence d'autres précisions, c'est à la pagination continue de cette édition en quatre volumes que renvoient les références suivantes.

D'où peu après, dans les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains* (1802-1803), le songe, qui n'est pas qu'un artifice de rhétorique, d'une apparition de Dieu révélant qu'il s'est adjoint Newton afin de lui « confi[er] la direction de la lumière et le commandement des habitants de toutes les planètes ». À partir de quoi, ne craignant pas de dénuder le procédé en confiant après-coup qu'à ses yeux, la religion est « une invention humaine », l'auteur prête à Dieu l'intention d'instaurer un « conseil particulier de Newton » chargé de le représenter sur la Terre. À cette sorte de nouvelle Église (qu'il se garde bien de nommer ainsi) reviendrait, explique-t-il, le gouvernement de l'humanité, par lui décrite comme un immense « atelier » voué au travail productif⁴.

L'intérêt de ce texte inaugural ne tient pas seulement à sa préfiguration précoce de l'industrialisme et du nouveau christianisme développés sous la Restauration. Saint-Simon ne se contente pas d'y reprendre à son compte la perspective ouverte par Leibniz et Newton d'une mathématisation générale du monde permettant de « prédire [...] tous les changements successifs qui arriveraient dans l'univers ». Il pose aussi à l'horizon l'hypothèse de l'inclusion de l'homme lui-même dans le domaine de la science :

en examinant sur le plan de l'univers la partie de l'espace occupée par votre individu, vous ne trouverez point aux phénomènes que vous avez appelé *moraux*, et à ceux que vous avez appelés *physiques*, un caractère différent⁵.

Or six ans après ces *Lettres* écrites dans l'euphorie de la paix d'Amiens avec l'Angleterre, est publiée une *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle* où le modèle astronomique de Newton, certes toujours prégnant et admiré, se trouve érigé en un objet de contestation privilégié. Relisant et rallumant les controverses entre newtoniens et cartésiens de la fin du siècle précédent, le texte rompt lance sur lance en faveur des postulats presque universellement abandonnés du système des tourbillons et du vide intersidéral.

À l'évidence, un motif, mais non le seul ni le principal, est la reprise des hostilités franco-anglaises en 1804. Elle déclenche sous la plume du philosophe une réaction patriotique contre le « joug scientifique anglais » à laquelle font écho les charges contre « le pieux Newton », soupçonné, non sans raisons aujourd'hui bien avérées, d'avoir nourri des « idées théologiques [...] diamétralement opposées aux idées de physique⁶ ».

⁴ *Ibid.*, p. 123 et 126-127.

⁵ *Ibid.*, p. 128 et 383.

⁶ *Ibid.*, p. 235 et 357. Sur la théologie de Newton et les pensées inédites contenues dans

Mais par-delà une anglophobie et un antithéisme (avant la lettre) qui, partout ailleurs, sont loin d'être les chevaux de bataille publics de Saint-Simon, la raison majeure de la prise de distance paraît bien être à chercher dans l'incompatibilité dont il s'est entre-temps avisé entre le fonctionnement cyclique de la mécanique gravitationnelle, la « philosophie circulaire » qu'elle présuppose ou projette, d'une part, et, d'autre part, la philosophie du progrès qu'il entend extrapoler de Condorcet⁷ : l'esprit humain serait-il perfectible s'il était assujéti à la même loi que des astres condamnés à répéter éternellement leur immuable parcours ? Aussi Saint-Simon développe-t-il l'intuition que la science du XIX^e siècle doit se concentrer bien moins sur les solides que sur les fluides, plus proches des phénomènes vitaux, et dont la loi de Newton ne tiendrait pas compte.

Qu'il faille beaucoup d'audace à un ancien militaire ayant interrompu ses études à dix-sept ans pour ambitionner de provoquer une révision fondamentale de la science établie de son temps, nul n'en disconvient. Saint-Simon ne serait pas un Saint-Simon, ni Saint-Simon, s'il n'avait ce caractère et cette folie délibérée de la grandeur.

L'avant-propos de l'*Introduction* ne cache pas la nature au fond politique de la « conception neuve » dont il se dit l'inventeur. « Les révolutions scientifiques, observe-t-il, suivent de près les révolutions politiques » :

Newton a trouvé le fait de la gravitation universelle peu d'années après la mort de Charles I^{er}. Je prévois, je pressens qu'il s'opèrera incessamment une grande révolution scientifique.

J'ai conçu un projet dont l'exécution couvrira de gloire la nation française. Sa rivale sera forcée de reconnaître que la France mérite le titre de grande nation, et qu'elle est digne de marcher sous les ordres du grand Napoléon⁸.

L'ambition, de prime abord, semble délirante. Mais elle l'est moins pour peu que l'on consente à se placer du point de vue surplombant choisi par Saint-Simon. Ainsi, interroge-t-il, comment résoudre la « contradiction » entre la physique des solides célestes, qui, selon Newton, exclut la notion de fluides remplissant le vide intersidéral, d'une part, et, d'autre part, la

la malle de ses papiers retrouvée en 1936, voir notamment Frank E. Manuel, *The Religion of Isaac Newton*, Oxford, Clarendon Press, 1974.

⁷ *Ibid.*, p. 335 et 383.

⁸ *Ibid.*, p. 216 et 232-33. Voir le *Mémoire sur la science de l'homme* : « L'histoire constate que les révolutions scientifiques et politiques ont alterné, qu'elles ont successivement été à l'égard des unes et des autres, causes et effets. » (p. 1163)

physique des fluides, en particulier la théorie de la lumière, que la physique newtonienne elle-même décrit comme « un fluide qui traverse les espaces existant entre les corps célestes⁹ »? En pareille situation, il n'est d'autre issue, à l'en croire, que de brandir le drapeau de « la science générale » contre les prétentions des « sciences particulières¹⁰ ». C'est en somme essentiellement par la voie de la philosophie, dissociée de son acception historique devenue péjorative (*i. e.* les philosophes du siècle précédent), que Saint-Simon, empruntant la distinction à Bacon, entreprend de convaincre les savants de se déprendre de la méthode inductive ou *a posteriori* pour cultiver alternativement la méthode déductive ou *a priori*.

Il va sans dire que du fait même de sa nature philosophique, l'argumentation, qui méconnaît l'autonomie du raisonnement scientifique, se heurte aussitôt à une fin de non-recevoir. Pourtant créé pour aider la marine française, au plan technique, à disputer la maîtrise des mers à la Royal Navy, le Bureau des longitudes décline l'offre d'exprimer un avis en faisant valoir que sa mission lui prescrit de se borner à la recherche des « moyens de perfectionner la géographie, la navigation et l'astronomie¹¹ ». Semblable silence de la part de la première Classe de l'Institut, pourtant bel et bien vouée, elle, à la théorie, et dont l'avis est ensuite sollicité¹². Tombent pareillement à plat les provocations tactiques *ad hominem* nommément adressées à Laplace, figure éminente des deux instances consultées et dont certains travaux portent pourtant, précisément, sur des points mis en exergue par l'*Introduction*¹³. Au total, même si, au regard de l'histoire de la philosophie, la polémique de Saint-Simon constitue une manifestation notable de la réhabilitation de Descartes engagée sous l'Empire¹⁴, force est de constater que dans la sphère visée, celle de la physique au sens le plus large du mot, elle n'ouvre pas la moindre brèche.

⁹ *Ibid.*, p. 237.

¹⁰ Ces expressions sont récurrentes dans l'œuvre et la période en question (voir par exemple p. 235, 295, 326, 401, 527, etc.).

¹¹ *Lettres au Bureau des longitudes*, p. 348.

¹² *Ibid.*, p. 360.

¹³ Outre des applications des probabilités à la sociologie de la vie civile, Laplace a par exemple développé une théorie de l'ascension et de l'abaissement des fluides dans les tubes capillaires. Voir Jean Dhombres (sous la dir. de), *Pierre-Simon de Laplace (1749-1827) : le parcours d'un savant*, Paris, Hermann/Observatoire de Paris, 2012.

¹⁴ Voir François Azouvi, *Descartes et la France : Histoire d'une passion nationale* (2002), Paris, Hachette littératures, 2006, p. 140.

DU CIEL À LA TERRE

Tout se passe à vrai dire, à ce stade de la carrière intellectuelle de Saint-Simon, comme si, déterminé à se faire coûte que coûte une position en philosophie, confronté à un ordre politique impérial écrasant et à la domination conjointe de l'astronomie newtonienne, sans compter Locke (il parle lui-même couramment de l'école « newto-lockiste »), il peinait à se construire un objet original. L'impasse dont il cherche à sortir est celle-là même qu'il diagnostique on ne peut plus pertinemment chez Newton :

Newton, grand physicien, grand géomètre et grand astronome, n'a su ni généraliser ni coordonner ses pensées. Leur valeur philosophique lui fut entièrement inconnue. [...] Il n'a pas senti que les fluides étaient soumis à la même loi que les solides. Il n'a pas cherché à calculer, d'après cette loi, l'action moléculaire et générale du fluide répandu dans l'espace. Il n'a point vu que tous les phénomènes étaient des effets de la gravitation : les phénomènes appelés moraux, de même que ceux appelés physiques. Il a cherché dans les ouvrages théologiques une conception plus capitale que celle enfantée par son cerveau : il a commenté l'Apocalypse¹⁵.

Ce n'est pas seulement la spécificité de la réflexion philosophique qui est ici affirmée avec une remarquable clarté, mais c'est aussi, au titre de second grief et dans la pointe finale, une visée nouvelle qui tente de se frayer un chemin. Tout en tenant ferme sur l'impératif de rationalité scientifique, autrement dit, dans son idiome, de « science positive¹⁶ », Saint-Simon, on vient de le constater, ne manque pas de repérer *la* grande lacune de Newton : « les phénomènes appelés moraux ». Si embarrassante pour la science est cette aporie, que, malgré la réitération de la pétition de principe prêtant obstinément à la théorie astronomique newtonienne des capacités dignes d'une panacée (« tous les phénomènes [sont] des effets de la gravitation »), le propos n'hésite pas à lui imputer l'angoisse métaphysico-religieuse cachée du savant, réduit à commenter en secret le texte le plus mystique de la Bible.

Aussi bien les écrits sur les sciences de la période de l'Empire ne sont-ils pas non plus des écrits publics, mais réservés au *happy few* des hommes de science, et tendent-ils, non sans mal, à isoler l'humain, si l'on peut dire, de l'astronomie et de la physique des solides. Le « physicisme » de Saint-

¹⁵ *Lettres au Bureau des longitudes*, p. 335.

¹⁶ L'astronomie est créditée de « s'être débarrassée la première du caractère conjectural pour s'élever au rang de science positive » (*Écrits sur la nouvelle encyclopédie*, p. 547). Après ce premier emploi, l'expression devient usuelle.

Simon, ainsi qu'il dénomme alors son système en voie de construction, en vient ainsi à entretenir délibérément une forte ambiguïté sur l'existence d'une transcendance. Après un tome premier presque exclusivement consacré aux sciences de la nature, le tome second de l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle* rectifie déjà le tir en se concentrant, notamment, sur la « théorie de l'histoire de l'espèce humaine », « le bonheur de la présente génération », « la division de l'histoire » (*i. e.* sa périodisation), « les progrès de l'idée générale » et, enfin, « la religion », « la morale » et « la doctrine publique ». L'ouvrage est de ce fait amené à résumer les hypothèses et les postulats en des termes sensiblement différents, moins contradictoires entre eux qu'il n'y peut paraître pour un esprit occidental laïque du XXI^e siècle, et qui sont en tout cas très éclairants pour l'ensemble de l'œuvre à venir :

L'univers est un espace sans bornes rempli de matière en mouvement. La matière existe sous deux formes : forme solide, forme fluide. Les phénomènes qu'on appelait physiques sont de la classe des « phénomènes des solides ». Les phénomènes qu'on appelait moraux sont de la classe des « phénomènes des fluides ».

Je dis, je crois avoir prouvé que l'idée *Dieu* ne doit point être employée dans les sciences physiques, mais je ne dis pas qu'elle ne doit pas servir dans les combinaisons politiques, au moins encore pendant longtemps. Elle est la meilleure manière qu'on ait trouvée de motiver les hautes dispositions législatives. Il faut tout examiner et combiner en se plaçant au point de vue du physicisme. Les opinions scientifiques arrêtées par l'École doivent ensuite être revêtues des formes qui les rendent sacrées, pour être enseignées aux enfants de toutes les classes et aux ignorants de tous les âges¹⁷.

Il n'est pas fortuit que soit énoncé au paragraphe immédiatement suivant, consacré à la morale, le principe d'éthique ou le commandement divin, comme on voudra, qui, expressément destiné à être substitué au précepte évangélique de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fit, fonde l'*industrialisme* saint-simonien tel qu'il sera développé dans les années consécutives à la chute de l'Empire : « *L'homme doit travailler*¹⁸. » Or c'est dans ce passage que, pour la première fois, le futur directeur et co-rédacteur de *L'Industrie* se propose de donner au concept de travail un sens suffisamment extensif et suffisamment proche de la notion smithienne de travail productif pour subsumer des activités aussi différentes que celles du fonc-

¹⁷ *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, p. 404-405.

¹⁸ *Ibid.*

tionnaire, du savant, de l'artiste, du manufacturier, de l'agriculteur, ou encore du manouvrier et du portefaix. Un travaillisme, en somme, bien avant l'apparition du mot, pour ne pas employer déjà, comme il le faudrait peut-être, le vocable plus connoté encore de socialisme. De la morale sociale à la science sociale, le pas n'était pas si facile à franchir, et la coupure épistémologique moins facile encore à tracer, comme l'atteste, à la fin du siècle, la forte corrélation existant encore chez un Durkheim entre sociologie et socialisme¹⁹.

Aurions-nous ici, objectera-t-on peut-être, perdu le Nord, c'est-à-dire l'étoile polaire? Non pas, au contraire, bien que ne soit pas direct le chemin à parcourir du système de la gravitation, érigé en « système du monde », tel qu'exposé au public par Laplace en 1796, jusqu'au « système industriel » publié par Saint-Simon en 1820 et 1821. La recherche de Saint-Simon, en effet, porte bien sur un domaine et une échelle qui échappent à Newton, le *petit monde*, soit le microcosme des Anciens, l'homme. Pour l'investir, il lui faut, il est vrai, traverser d'abord la physiologie, sans laquelle également, estime-t-il bientôt, « il est impossible de faire de bonne philosophie²⁰ ». D'où le *Mémoire sur la science de l'homme* (1813), tourné vers la physiologie et les physiologistes, en particulier vers les médecins, mais qui, dans sa seconde partie, ne s'en présente pas moins sous le sous-titre de « Travail sur la gravitation universelle ». Dans ce second temps fasciné par le matérialisme physiologique, très attentif par exemple à la « tubulosité » des corps organiques, notamment aux « tubes nerveux » et au « fluide » comparable à l'électricité qui les parcourt²¹, Saint-Simon met ainsi plusieurs années à parvenir au concept de sa révolution scientifique à lui. C'est celle, écrit-il dans *L'Organisateur*, en 1820, au terme de laquelle « la philosophie, la morale et la politique » seront à leur tour « constituées sciences positives » et « fondées sur des observations ». Mais pouvait-il faire plus vite? Il explique lui-même que « l'ordre naturel » dans lequel, à partir de la fin du XVI^e siècle, « les sciences sont successivement devenues positives », est « celui du degré plus ou moins grand de leurs rapports avec l'homme » : l'astronomie, puis la physique, puis la chimie, et « de nos jours enfin, la physiologie²² ». À présent que « l'influence des doctrines théologiques et de la

¹⁹ Voir l'édition posthume par Marcel Mauss de son cours de 1895-1896 à Bordeaux : Émile Durkheim, *Le Socialisme* (1928), Paris, PUF, 2011.

²⁰ *Écrits sur la nouvelle encyclopédie*, p. 638.

²¹ *Mémoire sur la science de l'homme*, p. 1119.

²² *L'Organisateur*, p. 2180 (voir aussi *Le Politique*, p. 2060).

métaphysique a été détruite aux yeux de tous les hommes instruits », la mutation de ces trois dernières sciences est selon lui « la seule chose qui manque au développement spirituel du nouveau système social²³ ».

Lente donc à être opérée, la coupure avec l'astronomie est clairement et distinctement explicitée dans un manuscrit du *Politique* (1819). Combattant « le préjugé » que la politique, pour s'élever au niveau des « sciences physiques », doit « se baser » sur celles-ci, Saint-Simon y émet l'opinion qu'elle doit certes en être une « sœur », mais qu'« elle ne doit en aucun cas être engendrée directement par aucune d'elles » :

En un mot, il nous paraît que la série des faits historiques qui constatent la marche de la civilisation est tout aussi bonne et tout aussi solide pour servir de base à la science politique que la série des observations sur la marche que les astres ont suivie pour fonder la science qui a pour objet de calculer la marche qu'ils suivront²⁴.

De fait, les probabilités d'évolutions socio-politiques inductibles à partir de l'observation de l'histoire sous-tendent sa vision de l'émergence de la société industrielle moderne en lieu et place des derniers vestiges de la société féodale formée au Moyen Âge, tout comme, à plus grande échelle, l'étude de l'histoire des sciences depuis l'Antiquité l'amenait à la conviction d'une généralisation de leurs méthodes dans tous les domaines de la pensée. Saint-Simon entend bien aller jusqu'à la formulation d'une véritable « loi du progrès ». Il est parvenu, annonce-t-il au roi dans une lettre ouverte, à « une grande découverte », l'équivalent pour « l'organisation sociale » de la découverte de la loi de la gravitation pour le système du monde²⁵. Mais à la différence d'un certain nombre de polygraphes, notamment de Charles Fourier, connu quant à lui pour développer son usage utopique du raisonnement par « analogie » jusqu'à construire sa théorie « sociétaire » sur toute une anthropologie de « l'attraction passionnée », Saint-Simon évite de transposer le système de Newton à la psychologie ou à l'étude de l'organisation sociale. Non pas qu'il méconnaisse la puissance heuristique des rapprochements analogiques à l'intérieur d'une même discipline ou d'une discipline à l'autre. Il y recourt lui-même fréquemment, mais avec prudence, citant Volney pour qui ce mode de penser ne procure que des certitudes invérifiables, sauf recours aux probabilités mathéma-

²³ *Ibid.*, p. 2180.

²⁴ *Le Politique*, p. 2008.

²⁵ *Des Bourbons et des Stuarts*, p. 2740.

tiques²⁶. C'est pourquoi il se fonde quant à lui sur une modélisation quasiment mathématique de l'âge moderne pour prévoir le cours des changements politiques de même que les astronomes prévoient le cours des astres :

Il en est des séries de faits comme des séries de nombres. Après quatre termes communs à deux séries, tous le sont indéfiniment. Or les Révolutions de France et d'Angleterre, en les considérant comme deux séries de faits, ont cinq termes semblables, et le cinquième terme de la Révolution française est l'état présent des choses. On peut donc dire avec certitude que, s'il y a eu un sixième terme dans la Révolution anglaise, il y aura un sixième terme dans la Révolution française. Le sixième terme dans la Révolution anglaise a été l'expulsion des Stuarts.

Une catastrophe de ce genre serait affreuse pour la France, et cependant nous en sommes menacés par la force des choses. Il ne s'agit point maintenant de s'abuser soi-même et de détourner les yeux de cet avenir qui s'avance. Il faut l'arrêter, l'anéantir. Et ce n'est point en n'y songeant pas qu'on peut le faire²⁷.

En conclusion de quoi il presse Louis XVIII de mettre son gouvernement au service des « non-privilégiés²⁸ ». Au près du prince, c'est à la politique positive, et non à l'astronomie, qu'il revient de remplacer l'astrologie.

QUESTIONS DE FRONTIÈRES

Un point inaperçu des biographes de Saint-Simon est que son passage des sciences de la nature aux sciences de l'homme s'accompagne d'une mutation de ses moyens de subsistance aussi bien que de sa vision du futur de « l'industrie littéraire et scientifique » – ce sont les tout premiers mots, en 1816, du titre de la première brochure de *L'Industrie*. Ce n'est pas là chose indifférente, s'agissant d'un penseur qui professe qu'en matière de science de l'homme, une forme particulièrement importante d'expérimentation consiste justement à se mettre soi-même dans « de nouvelles relations sociales », quitte à être taxé de « folie²⁹ ».

²⁶ Sur les *Leçons d'histoire* de Volney, p. 500. Pour un échantillon représentatif des emplois de l'analogie chez Saint-Simon, voir p. 500, 433, 439, 588, 707, 737, 941, 1106, 1185, 2062, 2466, 2482 et 2547.

²⁷ *Ibid.*, p. 2736.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Histoire de ma vie*, p. 455.

Bien qu'il ait épuisé le produit de ses spéculations sur les biens de l'Église déclarés nationaux, au point de se trouver dès 1805 réduit à vivre et se faire imprimer aux crochets de son ancien valet, le signataire de l'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle* prétend ne se soucier que de la gloire de devenir « auteur », cette qualité devant selon lui être réservée à qui aura produit une « idée neuve ». Au petit nombre des lecteurs choisis auxquels il distribue ses exemplaires, il confesse son impression d'être avec eux en position de « conversation ». Non sans arrogance, il leur déclare « laisse[r] aux écrivains de profession le soin de limer » ses propos et vouloir écrire « comme un gentilhomme, [...] comme un héritier de la plume du duc de Saint-Simon³⁰ ». Si sa fierté lui interdit d'en dire mot, on croit toutefois comprendre qu'il attend de ses débuts dans la « carrière scientifique³¹ » l'encouragement d'un poste à l'Institut. Or son choix, une fois évincé, de se relancer par l'entreprise d'une nouvelle Encyclopédie qui serait, elle, financée par souscription publique, le place plutôt dans la position d'un nouveau Diderot, un homme selon lui « essentiellement artiste et littérateur », alors même qu'il lui impute l'échec de la Révolution, à lui et, en général, aux « philosophes » par trop « littérateurs » du XVIII^e siècle. Diderot, juge-t-il, est bien inférieur aux « savants positifs » dont d'Alembert fait figure à ses yeux³². Aussi se défend-il vigoureusement d'une pareille chute, estimant que « [s]on âme n'a point été amollie [...] par la littérature, qui est une manière superficielle d'envisager et de traiter les questions les plus importantes³³ ».

C'est donc, socialement parlant, un nouveau Saint-Simon, sans ses titres et particules de naissance, qui convainc de riches souscripteurs, manufacturiers, banquiers et autres « industriels », parfois en même temps députés, de lui donner les moyens de publier le journal semi-périodique qu'est *L'Industrie*. Selon un terme d'époque et typiquement XIX^e siècle, apparu sous sa plume dès 1804³⁴, il se veut désormais publiciste. Originellement appliqué aux juristes spécialistes de droit public, le terme sert alors de plus en plus fréquemment pour désigner les auteurs de brochures politiques ou les rédacteurs de journaux ou de revues intervenant sur des sujets de société. Mais Saint-Simon, comme à son habitude, s'empresse de le détourner en revendiquant pour la fonction une dignité spécifique et un statut assorti. Cette

³⁰ *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, p. 232-235.

³¹ *Contestation avec M. de Redern*, p. 487.

³² *Du système industriel*, p. 2428.

³³ *Mémoire sur la science de l'homme*, p. 1096.

³⁴ *Lettres de deux philanthropes*, p. 184.

profession libérale (au sens actuel du mot), telle qu'il l'entreprend avec succès, il aspire en effet non seulement à la faire accéder au statut intellectuel des « savants positifs », mais aussi à la rapprocher du statut administratif et social des savants d'État. La politique étant selon lui appelée à devenir une science positive, il conviendrait, explique-t-il aux « astronomes, chimistes et physiologistes », d'« admettre les publicistes dans le corps scientifique », autrement dit à l'Institut³⁵. De même que les navigateurs sont des praticiens de l'astronomie utilisant les travaux des théoriciens des étoiles que sont, eux, les astronomes, de même les publicistes seraient des théoriciens de la politique, dont les « gens du monde » ou « hommes d'État » auraient charge d'appliquer les principes à l'administration de la société³⁶. Or comme dans les faits, la législation des années 1820 sur la presse impose des conditions d'exercice draconiennes à la réflexion et plus encore à la discussion politique, le philosophe publiciste qu'est devenu Saint-Simon n'a d'autre issue que de s'avancer sous le masque de la littérature. Le semi-périodique qu'il fait succéder à *L'Industrie* s'intitule *Le Politique, par une société de gens de lettres*, et se présente comme une « entreprise littéraire ayant la politique pour objet³⁷ ». Mais reconnaître et vouloir exploiter l'engouement nouveau du public pour la « littérature politique³⁸ » ne le conduit pas à revenir sur sa critique fondamentale des artistes et des littérateurs, résumée par la pique qu'on lui a vu lancer contre Diderot. L'invitation à prendre la tête du mouvement social que Saint-Simon adresse aux musiciens, aux peintres, aux dramaturges ou aux poètes (il les flatte même du terme d'*avant-garde*³⁹) s'accompagne chez lui du réalisme tout militaire du stratège par rapport aux combats avancés. Ceux-ci, estime-t-il, sont certes tactiquement utiles pour ébranler l'ennemi, mais ne suffisent pas pour assurer la victoire définitive et remplacer l'état de guerre par une organisation garantissant une paix durable.

³⁵ *Le Politique*, p. 2009.

³⁶ *Ibid.* Saint-Simon n'utilise pas le terme de politiciens, mais, *passim*, les deux expressions citées, dont la première paraît désigner plus largement les élites dirigeantes (voir par exemple p. 1704, 2009, 2012 et 2190).

³⁷ *Ibid.*, p. 1999.

³⁸ *Le Politique*, p. 2023 et suiv.

³⁹ *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, p. 3121. Certains s'appuient sur ce passage pour faire de Saint-Simon un précurseur de la notion moderne d'avant-garde artistique. Il faut toutefois tenir compte du classicisme foncier de son goût et surtout, à un plan plus profond, de son attachement au primat de la raison positive. Il est convaincu qu'aucune révolution ne saurait réussir sans une *idée révolutionnaire* claire et distincte, ainsi que Proudhon le dira plus tard pour son compte, tirant en cela les leçons de 1848.

« L'avant-garde philosophique » et tous les « littérateurs du XVIII^e siècle », rappelle-t-il à nouveau, n'ont abouti qu'à un « succès incomplet⁴⁰ ».

Ainsi, au-dessus du pouvoir temporel, se trouve tant bien que mal tracée au sein du pouvoir spirituel une ligne de démarcation partageant les « intellectuels⁴¹ » entre science et non-science. C'est la première nouveauté, porteuse d'une intention discriminatoire qui ne va pas sans rappeler la sanction infligée par Napoléon à la Classe des sciences morales et politiques, dispersée en 1803 pour cause d'esprit républicain persistant. D'un côté en effet, sont rejetés, en vrac, « les légistes, les métaphysiciens et les littérateurs, qui aujourd'hui sont tous plus ou moins métaphysiciens » : autant d'esprits voués aux incertitudes de la conjecture et à l'impuissance de la critique, qui, par conséquent, « ne doivent pas avoir plus de part [...] que les théologiens » à la conception du « système industriel ». Mais de l'autre côté, et à un échelon nettement supérieur, sont réunis et classés les ordinairement nommés « savants positifs », à savoir les « savants adonnés à l'étude des sciences positives, c'est-à-dire [l]es physiologistes, [l]es chimistes, [l]es physiciens et [l]es géomètres⁴² ».

Or l'ordre indiqué ne va pas seulement des corps animés aux corps bruts, il établit aussi un degré d'importance. Pour qui en aurait douté après lecture du *Mémoire sur la science de l'homme*, il est précisé dans les *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825) qu'au sein de l'ensemble du « corps des savants laïques », ce sont les physiologistes qui devraient « se plac[er] en tête⁴³ ». Saint-Simon, en clair, propose de renverser la hiérarchie des sciences en vigueur. C'est la seconde nouveauté. Fini le règne des mathématiques et de l'astronomie, donc de Descartes et de Newton réunis. Les savants, estime Saint-Simon, « annulent leurs forces en se donnant pour chefs les mathématiciens, tandis que la première de toutes les sciences, celle qui doit diriger toutes les autres, est la science de l'homme ». Et d'expliquer que « les géomètres les plus distingués sont, en général, moins habiles dans la science de l'homme que les théologiens les plus médiocres », de sorte que « le clergé, qui s'occupe mal de cette science, mais qui s'en occupe

⁴⁰ *Du système industriel*, p. 2425.

⁴¹ *Ibid.*, p. 2433. Saint-Simon fabrique ici un néologisme supplémentaire, par substantiation d'un adjectif en *-el* sur le modèle de la plus connue de ses créations verbales, *les industriels*. Unique dans son œuvre, cette occurrence pionnière n'est guère chargée du sens d'opposition entre morale et politique que les dreyfusards lui donneront à la fin du siècle, en particulier Péguy.

⁴² *Ibid.*, p. 2483.

⁴³ *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, p. 3113.

toujours, conservera une prépondérance réelle sur la masse de la société tant que la coordination des savants subsistera telle qu'elle est⁴⁴ ». Si, comme le déclarent sans ambages les œuvres publiées sous la Restauration, le critère et le but majeurs sont bien la vérité pratique du changement social, l'hégémonie ne saurait revenir qu'aux « philosophes positifs, c'est-à-dire [aux] hommes occupés à observer et coordonner les généralités positives⁴⁵ ». Encore une lecture scrupuleuse laisse-t-elle apparaître que parmi ces derniers, les publicistes n'arrivent qu'au second rang, et, avec eux, leur discipline, la politique. Car, par exception à la loi du progrès et au motif qu'elle serait « la science » qui « sert de base » à la société, c'est à la morale, de surcroît à la « morale chrétienne », jugée indépassable, que, dans le *Nouveau christianisme*, revient la couronne⁴⁶.

À rebours de Dupuis montrant dans les systèmes astronomiques successifs « l'origine de tous les cultes » afin de tous les démystifier⁴⁷, Saint-Simon finit de la sorte par tenter la double opération logique de redonner valeur scientifique à la religion et valeur religieuse à la science. C'est bien pourquoi il a appartenu à un mathématicien de renom, son disciple Olinde Rodrigues, de populariser sous le titre de « parabole de Saint-Simon » la plus fameuse, la plus provocante et la plus rhétorique des nombreuses *suppositions*⁴⁸ ou inversions de l'ordre existant des choses par lesquelles s'invente et se radicalise son système : de la part de l'homme qui se présenta devant ses juges comme un nouveau Galilée⁴⁹, imaginer le soulagement des abeilles si les frelons étaient

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Du système industriel*, p. 2484.

⁴⁶ *Nouveau christianisme*, p. 3223. À en juger par le nombre et le contenu des occurrences, les théologiens, très maltraités dans les écrits « scientifiques » de la période impériale, reviennent significativement en grâce dans les années 1820. Voir le *Catéchisme des industriels*, p. 2989.

⁴⁷ Saint-Simon évoque à plusieurs reprises et de manière laudative *L'Origine de tous les cultes ou Religion universelle* (1795), ouvrage maintes fois réédité et présent à tous les esprits de l'époque. Voir par exemple *Histoire de l'homme*, p. 704.

⁴⁸ Figure de pensée en rhétorique et procédure de raisonnement en mathématiques, la supposition est un des traits les plus caractéristiques de l'écriture de Saint-Simon (voir par ex. p. 128, 270, 827, 833, 1088 et 1092). Sur ladite « parabole », voir le commentaire p. 2102 et le texte en question p. 2119 et suiv.

⁴⁹ *Lettre de Henri Saint-Simon à MM. les jurés...*, p. 2275. En lieu et place de Newton, les personnages de Copernic et de Galilée, le second surtout, sont évoqués à plusieurs reprises comme des héros dans le texte même de *L'Organisateur* (p. 2144-2145 et 2161-2162).

supprimés, l'âge d'or non point perdu dans le passé mais « devant nous⁵⁰ », ou encore la morale du Christ réalisée non point dans le ciel mais sur la terre⁵¹, n'est-ce pas, pour la *politique positive* comme pour le *nouveau christianisme*, une transposition philosophique de la révolution copernicienne?

⁵⁰ Réitérée plusieurs fois dans l'œuvre, la formule s'énonce intégralement ainsi: « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous » (p. 1297, 3035, 3085 et 3113).

⁵¹ Voir p. 1432 et 1447, sans compter maintes occurrences de l'adjectif « terrestre » dans le même sens d'opposition aux projections religieuses.